

M T

Un changement pour la France

ROMAN

Prologue

Paris, Octobre 2025.

La pluie d'automne, fine et persistante, enrobait Paris d'un voile liquide, transformant les lumières de la ville en constellations diffuses sur le bitume luisant. Ce soir-là, elle charriait une mélancolie tenace qui semblait s'infiltrer partout, jusque sous la gabardine de Léo. Il remontait le boulevard Saint-Germain, le pas las, l'épaule endolorie par la lanière de son sac d'ordinateur. À vingt-huit ans, il portait en lui ce sentiment diffus d'être déjà à contretemps, comme si sa jeunesse s'effiloçait dans un quotidien sans saveur, sans véritable écho à ce qui vibrait en lui. Sa journée chez « GreenLeaf Impact », cette start-up florissante qui excellait dans l'art de verdir l'image d'entreprises peu scrupuleuses de leur empreinte réelle, lui laissait, comme chaque soir, ce goût âcre de duplicité consentie.

En poussant la porte de son petit deux-pièces niché près de la place de la Contrescarpe, un soupir involontaire lui échappa. L'appartement était son refuge, mais ce soir, même ses murs familiers semblaient imprégnés de la grisaille du dehors. Il laissa choir son sac, se débarrassa de sa

gabardine humide, et machinalement, alluma la télévision. Une chaîne d'information continue déversait son flux ininterrompu d'images et de paroles. Sur le plateau, un débat politique. Encore un. Il s'apprêtait à changer de chaîne lorsque quelque chose retint son attention.

Peut-être était-ce la componction d'un ancien ministre, la voix rendue pâteuse par des années de renoncements maquillés en pragmatisme, qui débitait avec une assurance de somnambule les mêmes antiennes entendues depuis deux décennies, ces formules creuses qui n'avaient jamais rien résolu mais qui continuaient d'occuper l'antenne. Ou alors, la présence face à lui de Dylan B., le jeune loup du principal parti d'opposition, costume ajusté et sourire carnassier de celui qui a appris trop vite les codes du pouvoir sans en comprendre l'essence. Il parlait d'ordre, de frontières, de « rendre aux Français leur fierté perdue », des mots qui, Léo le sentait, pouvaient séduire par leur simplicité martiale, mais qui lui paraissaient sonner désespérément creux, comme un tambour dont on aurait ôté la peau. Autour d'eux, une éditorialiste au regard las semblait commenter le débat d'un air de dire "à quoi bon ?", tandis qu'un "politologue" disséquait les "stratégies

discursives" avec la minutie d'un entomologiste épinglant des insectes rares, oubliant l'essentiel : le pays réel, celui qui souffrait en silence.

Léo s'adossa au mur, une vague de nausée l'envahissant. Ce n'était pas seulement la fatigue de sa journée. C'était un écoëurement plus profond, une tristesse presque physique. Il revoyait les mains de son grand-père, ébéniste dans le Jura, des mains noueuses, sculptées par le travail du bois noble, des mains qui construisaient, qui créaient du beau et du durable. Il entendait la voix de sa grand-mère, infirmière à l'hôpital du village, racontant avec une dignité tranquille les petites victoires sur la maladie, les fins de mois difficiles où l'on s'entraidait sans compter. Ils lui avaient transmis le sens de la parole donnée, la fierté du travail bien fait, le respect de l'autre. Des valeurs simples, solides, qui lui semblaient aujourd'hui bafouées, piétinées par le cynisme ambiant, par ce théâtre d'ombres où les mots avaient perdu leur sens. Le Président actuel, en fin de second mandat, semblait naviguer à vue, gérant les affaires courantes sans élan ni vision, tandis que la meute des prétendants pour 2027 s'agitait déjà, chacun affûtant ses armes pour la curée à venir.

Il coupa le son du téléviseur. Le silence de l'appartement lui parut soudain assourdissant, lourd de toutes les paroles non dites, de toutes les colères rentrées. Un sentiment de gâchis l'étreignit. Ce pays magnifique, ces gens qu'il croisait tous les jours, avec leurs espoirs modestes et leurs résiliences admirables, méritaient tellement mieux que ce spectacle affligeant. Une colère sourde, celle de l'impuissance accumulée, monta en lui. « Et si... » La pensée jaillit, inattendue, presque malgré lui. Les mots se formèrent dans son esprit, puis sur ses lèvres, un murmure dans la pièce vide. « Et si quelqu'un d'autre essayait ? Quelqu'un... comme nous. Quelqu'un qui n'a pas oublié d'où il vient, ni pour qui on est censé se battre. » L'idée était folle, dérisoire. Il s'approcha de la fenêtre, écarta le rideau d'un geste las. La pluie continuait de zébrer la nuit parisienne. Son reflet dans la vitre embuée lui renvoya l'image d'un jeune homme ordinaire, le visage fatigué, le regard perdu dans le vague. Rien d'un héros. Rien d'un leader. Juste un citoyen parmi des millions d'autres, las de ne plus se reconnaître dans ceux qui prétendaient le représenter. Mais la graine était plantée. Infime, fragile, mais vivace. Cette nuit-là, pour la première

fois depuis des années, Léo eut du mal à trouver le sommeil. Non pas à cause des tracas du quotidien ou des angoisses professionnelles. Mais à cause de cette petite phrase, absurde et insistante, qui tournait en boucle dans son esprit, porteuse à la fois d'une terreur indicible et d'un espoir insensé : « Et si... pourquoi pas ? »

Première Partie
L'Étincelle Inattendue

Le Goût Amer du Présent

Les jours qui s'étirèrent après cette nuit d'octobre où une question insensée avait commencé à le hanter furent d'une étrange dualité. En surface, Léo maintenait les apparences : métro, bureau, réunions chez GreenLeaf Impact. Il continuait de produire des présentations Powerpoint aux teintes rassurantes, vantant les mérites écologiques d'entreprises dont l'engagement s'arrêtait souvent au seuil de leur service communication. Il souriait poliment, acquiesçait aux directives, jouait son rôle dans cette comédie bien huilée du capitalisme vertueux. Mais intérieurement, quelque chose s'était fêlé. Chaque slogan marketing qu'il rédigeait, chaque rapport RSE qu'il édulcorait, lui laissait désormais un arrière-goût de cendre. Les paroles de son grand-père résonnaient en lui avec une acuité nouvelle : « Le beau travail, Léo, c'est celui qui te permet de te regarder droit dans les yeux le soir venu. » Ces temps-ci, Léo avait tendance à baisser le regard devant son propre reflet.

Ce mardi matin de la mi-novembre 2025 ne dérogeait pas à la règle. Le ciel parisien, d'un gris

aussi uniforme que l'humeur de Léo, pesait sur la ville. Assis devant l'écran de son ordinateur, il tentait de trouver une tournure élégante pour masquer le bilan carbone désastreux d'un géant de la logistique qui souhaitait « affirmer son leadership en matière de développement durable ». L'exercice relevait de la haute voltige sémantique, un art dans lequel il excellait malgré lui, mais qui le vidait de toute énergie.

« Encore en train de sauver la planète à coups de phrases chocs, Léo ? » La voix ironique de Sarah le tira de sa torpeur. Graphiste au sein de l'agence, elle était l'une des rares personnes avec qui il pouvait échanger sans fard. Elle s'assit à la table de la cafétéria d'entreprise, son plateau garni d'une salade composée qui semblait aussi enthousiaste que ses mangeurs. Léo poussa un soupir qui se voulait léger. « Quelqu'un doit bien s'y coller. Aujourd'hui, j'essaie de prouver qu'on peut être le roi du transport polluant et le meilleur ami des ours polaires simultanément. C'est ce qu'on appelle un "challenge stimulant" dans le jargon. » Sarah laissa échapper un petit rire. « Tu devrais breveter tes formules. "GreenLeaf Impact : nous rendons vos contradictions soutenables !" Ça ferait un malheur. À propos de malheur, t'as vu le

dernier sondage ? Notre ami Dylan B. continue sa progression fulgurante. On dirait que les Français ont une mémoire de moineau. » L'évocation du jeune loup de l'opposition fit écho aux pensées qui agitaient Léo. « C'est surtout qu'en face, le néant sert de tremplin, » répliqua-t-il, remuant distraitement son café. « On nous offre le choix entre des recettes éculées et des promesses qui sentent le réchauffé. Alors, forcément, celui qui braille le plus fort ou qui semble le moins usé finit par capter la lumière, même si son discours est aussi creux qu'un puits sans fond. » « Creux ou pas, il a une sacrée artillerie derrière lui, » nota Sarah. « Une de mes amies bosse pour une boîte d'événementiel qui a décroché un gros contrat avec son parti. C'est budgets illimités, communicants à tous les étages, et une ambiance de "conquête du pouvoir" qui fait un peu froid dans le dos. »

Léo sentit une pointe d'irritation. Il se demanda si c'était ce genre d' "artillerie" qui animait son propre cousin, Marc. Celui-ci, lors d'un récent appel téléphonique, lui avait vanté avec un enthousiasme déconcertant les mérites de Dylan B., évoquant un « séminaire pour les futurs cadres du mouvement » organisé dans un château en

Sologne – un cadre pour le moins décalé pour un parti qui se prétendait proche du peuple. Marc, qui n'avait jamais manifesté d'intérêt particulier pour la politique, semblait soudain galvanisé, presque endoctriné. L'image de ce séminaire fastueux lui était restée en travers de la gorge. Il se contenta d'un haussement d'épaules en réponse à Sarah. « Ce qui fait froid dans le dos, c'est surtout l'absence d'une alternative qui donne envie. On a l'impression d'être pris en otage entre un cynisme décomplexé et une impuissance résignée. »

Leur conversation glissa vers les tracas du quotidien : l'inflation qui grignotait les salaires, le prix du gaz qui allait encore augmenter cet hiver, les files d'attente aux urgences, les classes surchargées de la nièce de Sarah. Des problèmes concrets, palpables, à des années-lumière des joutes oratoires et des calculs stratégiques du monde politique. « Tu sais, » reprit Sarah, son ton s'assombrissant légèrement, « ma voisine du dessous, Madame Dufour, une petite retraitée qui a trimé toute sa vie comme femme de ménage, elle a reçu sa régularisation de charges de chauffage hier. Elle en avait les larmes aux yeux ce matin dans l'ascenseur. Elle ne sait pas comment elle va payer. Elle m'a dit : "À mon âge,

Mademoiselle Sarah, je ne pensais pas avoir encore à choisir entre me chauffer et manger correctement." Ça te brise le cœur, des trucs pareils. Et pendant ce temps, à la télé, ils se disputent pour savoir si la cravate du ministre était bien assortie à la couleur du drapeau. »

L'anecdote, dans sa simplicité brutale, toucha Léo bien plus profondément que n'importe quel grand discours sur les inégalités. Madame Dufour. Ce n'était plus un concept abstrait, c'était un visage, une voix, une détresse concrète. Le visage de cette France invisible et silencieuse pour laquelle ses grands-parents s'étaient battus à leur manière, avec leur labeur et leur droiture. Ce soir-là, en regagnant son appartement sous une pluie qui s'était intensifiée, l'image de Madame Dufour en larmes ne le quittait pas. Elle se superposait au sourire satisfait de son patron après une présentation particulièrement réussie de "greenwashing", aux échos du séminaire fastueux de son cousin Marc, aux postures creuses des politiciens à la télévision. Le contraste était insupportable, obscène.

Une fois chez lui, il n'alluma pas la télévision. Il ouvrit son ordinateur portable, mais au lieu de

travailler sur les dossiers de GreenLeaf Impact, il ouvrit une page de moteur de recherche. Avec une sorte de fébrilité clandestine, il tapa des mots qui lui semblaient encore énormes, presque interdits : « Conditions candidature élection présidentielle France », « Nombre parrainages maires », « Créer un mouvement politique citoyen ». Les résultats s'affichèrent, une litanie d'articles de loi, de témoignages, de procédures complexes. C'était un mur, une forteresse. Mais l'image de Madame Dufour, la dignité bafouée de cette vieille dame, donnait à cette démarche initialement folle une forme de légitimité impérieuse, une urgence sourde. Le « Et si... pourquoi pas ? » de sa nuit d'insomnie commençait à se muer en un timide mais obstiné « Comment faire ? ». La question n'était plus seulement de rêver d'un autre monde, mais de commencer, peut-être, à en dessiner les premiers contours.

Le Saut dans l'Inconnu

Les semaines qui suivirent transformèrent l'existence de Léo. Ses journées chez GreenLeaf Impact lui semblaient de plus en plus décalées, presque surréalistes, au regard des recherches clandestines qui absorbaient désormais ses soirées et une partie de ses nuits. Éplucher le Code électoral, décortiquer les arcanes du financement des campagnes, lire les témoignages d'anciens "petits candidats" broyés par la machine... chaque découverte était un nouveau mur qui se dressait devant lui. Les 500 parrainages d'élus, sésame indispensable, lui apparaissaient comme une cordillère infranchissable pour le simple citoyen qu'il était, dépourvu de réseau, de parti, de fortune. Il y avait de quoi décourager les plus téméraires.

Pourtant, une étrange obstination le tenait. L'image de Madame Dufour, le souvenir de la droiture de ses grands-parents, la vacuité du spectacle politique ambiant : tout cela alimentait une flamme intérieure qui refusait de s'éteindre. Il sentait confusément qu'il touchait à quelque chose d'essentiel, une forme de révolte intime qui aspirait

à devenir collective. Un midi, alors qu'il déjeunait de son sempiternel sandwich avec Sarah, il ne put retenir une réflexion qui lui échappa, plus amère qu'à l'accoutumée. « Tu ne trouves pas ça dingue, Sarah, qu'on passe nos vies à optimiser des bilans carbone pour des boîtes qui s'en fichent, alors que le pays part en vrille et que personne ne semble avoir de véritable solution ? » Sarah le dévisagea, un sourcil haussé. « Depuis quand t'es devenu aussi philosophe à la pause déj' ? D'habitude, tu te contentes de râler sur la nouvelle machine à café. Qu'est-ce qui t'arrive ? » Léo hésita. Pouvait-il se confier ? Sarah était son amie, son alliée dans le cynisme quotidien de l'agence, mais son idée était tellement énorme, tellement... folle. « Non, rien, » lâcha-t-il. « Juste un coup de mou. » Mais Sarah n'était pas dupe. « Léo, je te connais. Tu as quelque chose derrière la tête. Et vu ta mine des derniers temps, ça doit être du lourd. Accouche. » Poussé dans ses retranchements, il finit par lui avouer, à demi-mot d'abord, puis avec une franchise qui le surprit lui-même, l'idée qui germait en lui. Non pas un plan précis, mais cette interrogation lancinante : et s'il essayait de se présenter ? De proposer autre chose ? Sarah l'écouta sans l'interrompre, son expression